

Un si lointain passé

Il y a près de douze ans, un groupe de chercheurs de renommée internationale, emmenés en Afrique australe par le paléontologue anglais John Fenimore, explorait les gouffres arides du massif du Kalimo, au nord-ouest du désert de Kalahari. Dans ces cavernes profondes et d'accès difficile, sans doute immuables depuis l'ère primaire, ils recherchaient les traces de lointains ancêtres de l'homme.

La quête de nos origines passionnait John Fenimore depuis l'enfance. Il avait consacré toute sa vie à cette recherche qui liait les travaux sur le terrain, l'analyse scientifique et la réflexion sur l'évolution darwinienne. Il se demandait si celle-ci avait un sens, une direction, un dessein, s'il y avait une volonté cosmique, un Dieu pour tout dire. Croyant, voire mystique dans sa jeunesse, il balançait maintenant entre l'athéisme, fréquent chez ses confrères, et une sorte de doute fondamental devant l'impossibilité de trancher.

Depuis quatre semaines l'expédition parcourait des territoires rocheux qui ignoraient la pluie, explorait des grottes aux formes tourmentées, plongeait dans des trous béants qui se divisaient en multiples galeries, mais n'avait trouvé que des vestiges de poteries bantoues tout juste vieilles d'un siècle et des squelettes de rongeurs sans intérêt. John Fenimore, dépité par ce qui s'annonçait comme un échec retentissant, s'appêtait à rentrer en Angleterre avec son équipe, lorsque le 15 octobre 2009, au bout d'une longue série de boyaux et de salles où le cheminement était rude et dan-

gereux, son attente fut comblée au-delà de ses plus folles espérances. Les chercheurs débouchèrent en effet, après des heures d'effort, dans une vaste caverne dont la roche, faiblement éclairée par la lumière laiteuse qui émanait d'une crevasse, était couverte d'étranges signes noirs formant des lignes plus ou moins horizontales, comme s'il s'agissait d'une écriture. Aux signes ou caractères, qui faisaient vaguement penser à des hiéroglyphes, se mêlaient de sommaires dessins d'animaux : une sorte de scarabée, un scorpion aux pinces reconnaissables, sans doute un buffle, une panthère, un chat, un chien. Ils virent aussi un visage de femme tracé avec un certain art. Paraissant écrits au fusain ou au charbon, les signes ne correspondaient à aucune langue, aucun alphabet connus des chercheurs. Ils n'en avaient jamais vu d'équivalents dans ces parages ou ailleurs. Sidérés par leur découverte, ils photographièrent l'intégralité des « textes » et images et prélevèrent des échantillons de roche, y compris certaines parties « écrites » afin d'analyser la matière qui avait servi d'« encre » et de la dater.

Sur le point de partir, ils s'aperçurent qu'une anfractuosité située dans un recoin que leurs lampes n'avaient pas encore éclairé était remplie de grosses pierres qui ne semblaient pas pouvoir s'être détachées seules de la paroi et avaient donc dû être apportées là par un homme, ou peut-être un animal. Ils les enlevèrent aussitôt, avec minutie malgré leur excitation, et, quand ils eurent ôté la dernière, trouvèrent, tout au fond, deux objets métalliques dorés : un collier articulé, d'environ vingt centimètres de diamètre, sur lequel étaient gravés des caractères analogues à ceux tracés sur les murs, et une petite roue plate de cinq centimètres où figurait un homme nu, bras et jambes écartés. Des bijoux ? Des objets de culte ? Façonnés avec précision, ces artefacts semblaient récents, mais n'évoquaient rien de connu aux membres de l'équipe.

John Fenimore fit jurer à ses compagnons de garder le secret sur ce mystère tant qu'il ne serait pas éclairci, et ils rentrèrent à Londres avec leur butin, bouleversés par cet étrange découverte et impatients de comprendre.

Le paléontologue confia les échantillons de roche ainsi que la couronne et la roue, pour datation, au laboratoire de physique

nucléaire de Cambridge, le plus réputé d'Angleterre, et les photographies de la caverne, tirées en plusieurs exemplaires, à divers instituts de recherche sur les langues et la cryptographie, dont le service ultra-secret du MI5 que dirigeait l'un de ses anciens condisciples d'Oxford.

Au bout d'un mois d'attente fébrile, la première réponse, qui vint de Cambridge, l'abasourdit : l'analyse du carbone 14 avait montré que le matériel étudié était très ancien, au-delà des possibilités de cette technique. On était alors passé à la datation à l'argon 40 qui permet de remonter beaucoup plus loin dans le temps. Et là, le résultat était ahurissant : l'« encre », constituée de charbon de bois, ainsi que les deux objets métalliques, en or massif, avaient environ 520 millions d'années ! Les mesures avaient été faites deux fois tant ce chiffre paraissait absurde. Soupçonnant quand même une erreur, car cette datation semblait inacceptable, le paléontologue consulta un autre laboratoire réputé, à Saclay, en France. Une semaine après, il fut littéralement assommé par les résultats qui venaient confirmer les premiers à très peu près : 510 millions d'années !

Jusqu'ici on ne connaissait rien d'écrit au-delà d'environ 5 000 ans, de dessiné ou de fabriqué avec précision au-delà de 50 000 ans. La réponse des experts venait donc bouleverser toute notre connaissance du passé. Comment concevoir que des êtres vivants supérieurs aient pu vivre en des temps aussi incroyablement reculés, avant l'apparition des dinosaures, des arbres, de l'herbe même ? Comment imaginer qu'ils n'aient pas laissé d'autres traces de leur passage, en tout cas qu'on n'en ait pas découvertes jusque-là ? Toutes nos théories sur l'origine de l'homme, de l'australopithèque à l'homo sapiens, étaient-elles donc fausses ? Ou y avait-il eu, il y a 500 millions d'années, une civilisation avancée qui avait ensuite disparu de la surface du globe ?

John Fenimore attendait avec angoisse le déchiffrement des signes, du « texte ». Mais les mois passaient et les meilleurs spécialistes des meilleurs laboratoires ne trouvaient rien. Aucune relation avec les multiples langues connues, vivantes et mortes, aucun début de compréhension. Incapable de se consacrer à tout autre travail, le paléontologue finit par s'atteler lui-même à la réso-

lution du problème. Il n'en dormait plus, le cerveau plein de ces caractères abscons tracés il y a un demi-milliard d'années. Par qui ?

Incapable de mener d'autres travaux, il quitta ses fonctions officielles et se retira dans le manoir familial hérité de son père, à Foxbridge, près d'Oxford, où il put se livrer corps et âme à l'impossible déchiffrement. Victime de son obsession, il perdit au fil des ans le contact avec sa famille, ses amis, ses collègues, menant une vie de reclus, perdu dans ses recherches.

Ce n'est qu'en janvier 2018, soit plus de huit ans après la découverte de la caverne, alors que lui-même et les plus grands instituts ne parvenaient toujours pas à percer le mystère, que la solution est enfin venue d'un très jeune chercheur de l'université du Michigan, Edgar J. Champeron, d'origine française par son grand-père, qui ne disposait pourtant des photos que depuis quelques mois. En étudiant de près les dessins d'animaux, il avait fini par comprendre que chacun était entouré de deux mots, le nom de l'animal et son cri. Il comprit aussi que les caractères associés à plusieurs séries de bâtons étaient les chiffres, au nombre de douze et non de dix comme les nôtres. A partir de là, en utilisant des méthodes cryptographiques et mathématiques complexes, il parvint à tirer le fil, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, dans une course effrénée, jusqu'à ce jour du 17 janvier 2018 où il envoya à John Fenimore le mail laconique suivant : « Eureka ! »

Dubitatif, peinant à croire que son jeune collègue américain ait pu trouver la solution, le paléontologue eut aussitôt avec lui une longue conversation téléphonique. Il en sortit encore incrédule. Mais néanmoins impatient de le rencontrer, il lui demanda de sauter dans un avion sans perdre de temps.

Deux jours plus tard Edgar J. Champeron était à Foxbridge et répondait aux questions agressives du savant, amaigri et blafard, qui soupçonnait un canular. Mais après une heure de vifs échanges où ils rivalisèrent d'intelligence et d'érudition, John Fenimore fut convaincu qu'Edgar J. Champeron avait effectivement su, le premier, comprendre ce « texte » remonté du fond des âges et le traduire en anglais. Très ému, frissonnant des pieds

à la tête, il ferma les lourds rideaux de velours pourpre de son bureau, alluma un lampadaire, se cala dans son fauteuil et demanda au jeune prodige de lui passer la traduction.

Mais auparavant Edgar J. Champeron souhaitait faire deux observations majeures.

D'abord, ce que John allait lire maintenant était inouï et remetteait en cause toute sa compréhension de l'histoire des hominidés. Aussi hallucinant que cela pût paraître, l'auteur de ce texte vieux de 500 millions d'années était apparemment un homme, et un homme très subtil. Cela ressortait de ce qu'il avait écrit, mais aussi du fait qu'il avait su laisser diverses clés pour qu'on parvînt à comprendre son alphabet, sa langue, son texte, y compris des opérations mathématiques commentées.

Par ailleurs, un mot essentiel revenait plusieurs fois, surtout à la fin. Edgar J. Champeron l'avait traduit par « Dieu », sans être sûr que ce fût la bonne interprétation. Il s'agissait en tout cas d'une force supérieure, d'un être suprême, peut-être d'une puissance magique. De même avait-il utilisé dans sa traduction le mot « diable » sans certitude.

Ainsi averti, le paléontologue prit les feuillets qui tremblèrent dans ses mains un long moment avant qu'il pût se calmer. Puis il entreprit de lire lentement, d'une voix éteinte, sidéré par cet appel tragique lancé depuis la nuit des temps :

« Avec mon dernier morceau de charbon j'écris ces quelques mots, en espérant qu'un jour une intelligence pourra les lire et apprendre ce qui nous est arrivé, comment nous nous sommes détruits, comment la créature la plus intelligente de l'univers a été assez stupide pour disparaître et laisser place aux insectes. Puissent les générations lointaines qui liront peut-être ces lignes après une nouvelle phase de l'évolution en tirer profit et ne pas suivre l'exemple de l'homme.

Nous avons produit des civilisations brillantes, inventé d'extraordinaires machines que Dieu lui-même n'eût pu concevoir, concurrencé la nature par nos œuvres d'art. Nous avons défriché la Terre, posé le pied sur son satellite, exploré le fond des

océans. Nous avons su soigner nos maladies et réparer nos membres. Nous avons eu la vie éternelle à portée de main.

Mais toujours la guerre a fait rage. Les frères, les couples, les pays se battaient. Nous avons appris à humilier, à blesser, à détruire, à tuer efficacement. On pouvait croire qu'au fil des siècles la raison allait chasser la cruauté des incultes, que les fils seraient meilleurs que les pères. Mais les orgueils ont continué de dicter leur loi, les amours-propres de triompher et les despotes de détruire en une nuit des siècles d'espérance.

Jusqu'à ce jour où la Terre a bouillonné dans le cataclysme final. Tout le monde voyait venir la catastrophe, mais les ego n'ont pas cédé et une espèce va disparaître.

J'avais la chance, si c'en est une, de m'être réfugié sur un îlot rocheux, avec Marva, ma femme adorée, pendant la grande épidémie qui avait déjà éliminé les deux tiers de l'humanité. Nous tentions de vivre, étudiant, avec une naïveté qui me met aujourd'hui les larmes aux yeux, les mœurs des iguanes, menacés de disparaître, lorsqu'au milieu d'une belle journée de printemps, de tous côtés le ciel est devenu rouge sang, zébré de traînées d'or, puis noir comme le jais. Le lendemain, l'atmosphère était brûlante, irrespirable. Nous avons survécu durant des semaines à moitié immergés dans la mer, aspirant l'air acide à travers des filtres d'algues. Puis le ciel a repris lentement sa couleur originelle, mais vide et silencieux comme cette caverne qui sera mon tombeau. Voyant Marva dépérir, j'ai fabriqué un radeau, et, poussés par les courants que je connaissais pour avoir autrefois pêché dans ces parages, nous sommes partis vers l'est. Une semaine plus tard, à demi morts, nous avons touché la côte. Le paysage était méconnaissable : plus un arbre debout, des cendres à l'infini, les rochers comme fondus, aucune présence animale ou humaine, aucun chant d'oiseau. Un silence de mort. Sur le sol encore chaud nous avons marché longtemps, nous enfonçant à l'intérieur du continent à la recherche de la moindre vie. J'ai souvent dû te porter, Marva, mais tu n'étais pas lourde et tu pleurais sans cesse. Nous avons vécu de lichens trouvés au fond de grottes profondes et d'insectes agressifs, la seule forme de vie animale qui semblait avoir survécu.

Longtemps après avoir touché terre, amaigris et malades, nous avons aperçu un mince filet de fumée qui s'échappait au loin dans le ciel de plomb. Quelques heures plus tard, revigorés par l'espoir d'une rencontre, nous sommes tombés sur un campement misérable, désert, où des bûches achevaient de se consumer. Le soir un homme est arrivé en titubant, seul, hagard, noir comme la suie, le visage à moitié brûlé. Hurlant parfois sans raison apparente, il a pu néanmoins nous confirmer ce que nous pensions. Avant que son récepteur ne cessât d'émettre, le jour terrible, et qu'une langue de feu courant vers lui ne le laissât à moitié fou, il avait capté des bribes d'information : Mondélie... Arlandie... attaque nucléaire massive... riposte générale... cent fois de quoi détruire la planète... aucun survivant à terme... horreur suprême !

Depuis cette rencontre, nous n'avons vu aucun autre humain, ni même aucun animal, sauf des insectes qui pullulent de plus en plus. Non seulement ils ont survécu, mais, sans doute à cause de mutations dues aux radiations ionisantes, des espèces ont grossi d'une façon qui terrorise ma pauvre Marva. Le fou se bat contre eux à mains nues et les dévore tout cru en vociférant et en faisant craquer leur carapace sous ses dents.

A la recherche de nourriture et tentant de fuir ces monstres, nous nous sommes engouffrés tous les trois dans une grotte immense, avec une provision de charbon de bois et de braises, et, cheminant le long de galeries abruptes qui épuisaient Marva, nous avons fini par atteindre cette caverne où règne durant le jour une douce clarté. Ce fut pendant un an une vie misérable. L'eau qui suintait d'un mur, de moins en moins au fil du temps, le rare lichen et les insectes les plus petits, chassés par le fou, nous ont permis de subsister. Les plus gros, qui parvenaient parfois à s'infiltrer dans notre tanière, nous ont contraints à veiller à tour de rôle, lui et moi.

Je n'ai cessé de réfléchir aux causes de cette horreur. Pourquoi avons-nous détruit notre paradis ? Pourquoi les hommes se sont-ils déchirés pour d'infimes différences dans leurs croyances absurdes ? Pourquoi les fils ont-ils dénoncé les pères ? Pourquoi

les frères se sont-ils torturés quand le monde était là, si beau, offert ?

Il y a trois jours, terrassé par une mygale géante, le fou est mort, dévoré sous nos yeux.

Et hier, ce fut au tour de ma pauvre Marva. Tremblante, ressemblant sur la fin au squelette qu'elle va devenir, elle est morte en serrant de toutes ses maigres forces sa roue d'une main et ma main de l'autre. Mon Dieu qu'elle était belle encore, enfin paisible après avoir eu si peur depuis si longtemps. Aveuglé par mes pleurs, je lui ai retiré son collier et j'y ai gravé des mots d'amour, sans espoir qu'ils soient lus un jour. Comme une bouteille jetée dans un puits sans fond.

Maintenant l'eau ne coule plus, les dernières braises vont s'éteindre et je vais mourir. Je ne peux croire que je suis le dernier représentant des seigneurs de la Terre, et pourtant c'est probable. Le dernier homme va mourir et laisser son ancien paradis aux bêtes immondes, dénuées d'intelligence mais fortes comme les fous qui nous ont détruits. J'emporterai avec moi le souvenir des sublimes portraits de Ventaro, des douces arias de Zigart, des tendres poèmes d'Elenor que j'aimais tant te réciter, Marva. Toutes ces œuvres que nous avons su créer vont disparaître dans l'univers glacé, sans laisser la moindre trace.

Si tu existes encore, Dieu, écoute le dernier homme ! Ecoute ma colère ! Pourquoi as-tu abandonné ta créature la plus sublime ? Pourquoi l'as-tu laissée se détruire ? C'est pour cela que l'évolution nous a façonnés pendant des millions d'années ? C'est cela que tu voulais ? C'est pour cela que ton fils est mort sur la roue il y a trois mille ans, pour annoncer le royaume des tarentules et des scolopendres au sang froid, indifférents à la souffrance, au bonheur et à la beauté ? Si tu existes, Dieu, pourquoi nous as-tu donné la liberté de nous exterminer ? As-tu joué avec le diable, un soir de beuverie, et perdu l'homme ? C'est cela ?

Ecoute, Dieu, écoute le dernier homme que tu as créé à ton image, écoute la colère de l'ultime descendant d'une lignée qui va s'éteindre, écoute ce que j'ai à te dire, ouvre grand tes oreilles : je te hais ! JE TE HAIS !

Et maintenant approchez, scorpions maudits qui me fixez de vos petits yeux morts. Venez, accourez, n'ayez pas peur, les braises vont s'éteindre. Je n'offrirai pas de résistance aux nouveaux maîtres du monde. Le rideau est tiré. »

John Fenimore et Edgar J. Champeron gardèrent longtemps le silence, les yeux baissés, bouleversés par cette lecture terrible.

Puis le premier finit par demander, d'une voix à peine audible :

— Qu'est-ce qui vous autorise à employer les termes d'homme et de femme ? Pourquoi ne seraient-ce pas des êtres différents, intelligents et sensibles à l'évidence, proches de nous, mais différents ?

— Je n'ai pas de certitude, répondit le jeune américain, mais une forte présomption. La façon de raisonner et de s'exprimer de ce dernier représentant de son espèce, sa sensibilité aux œuvres d'art, l'amour qu'il ressent pour sa compagne en font une créature pour le moins très proche de nous. Et puis il y a les représentations, le portrait dessiné sur la roche qui a tout l'air d'être celui d'une femme, et le personnage sur la roue, le fils de leur Dieu, qui apparaît véritablement comme un homme. Peut-être était-ce une espèce légèrement différente de la nôtre. Il est même quasi-certain que les hasards de l'évolution n'ont pu nous donner un patrimoine génétique identique au leur. Mais enfin la proximité avec notre espèce est vraiment trop grande pour que nous ne puissions pas les qualifier d'homme et de femme... Et ce qu'il raconte des guerres permanentes, de leurs despotes, de la violence de leur monde me fait malheureusement trop penser au nôtre, vous ne trouvez pas ?

John Fenimore marqua un long silence, avant de reprendre lentement, le regard perdu au loin :

— Qu'allons-nous faire maintenant ? L'homme est mort une première fois, il y a cinq cents millions d'années, pour laisser place aux insectes. Les hasards et les nécessités de l'évolution lui ont permis de renaître à l'issue de cette immense période et de redevenir cette créature prodigieuse, capable de comprendre le monde, d'en apprécier la beauté et d'y contribuer. Et voici que l'histoire semble balbutier et que l'homme, chef d'œuvre de

l'évolution, mais trop puissant et trop fou, dépassé par ses inventions, s'apprête à suivre le chemin suicidaire de son lointain ancêtre. Est-ce un cycle inévitable, une vaste pulsation de la vie, analogue au cycle de la matière qui explose lors du big-bang originel et emplît l'univers, avant de revenir à son point de naissance pour exploser encore, comme un jeu de jokari à l'échelle du cosmos ?...

Comment devons-nous agir à présent ? Diffuser cette découverte inouïe, au risque d'être incompris, ou moqués, ou de terroriser l'humanité ? Ou bien la garder secrète, ne rien divulguer ? Mais avons-nous le droit de ne pas relayer cet ultime cri de détresse ?

Ils réfléchirent pendant deux jours, échangèrent de multiples arguments, évaluèrent les actions possibles, cherchèrent des références dans l'histoire des sciences.

A la fin, épuisés, hésitant jusqu'au bout sur la conduite à tenir, ils convinrent que la décision n'était pas urgente, qu'elle revenait à John Fenimore, et que si ce dernier, comme l'y incitait le jeune américain, publiait leur découverte, ils en partageraient la paternité. Après d'émouvants adieux, Edgar J. Champeron repartit alors pour son pays.

Aujourd'hui, John Fenimore hésite encore. Il vit retiré loin des hommes, dans une forme de douce folie. Sa vieille gouvernante lui fait son ménage et prépare ses repas. Sa santé décline rapidement. Sans cesse plongé dans un abîme de réflexion, il vogue vers l'éternité du passé, vers des temps si anciens qu'il ne peut les concevoir. Il sait ce qui s'est passé il y a un demi-milliard d'années. Il sait les risques mortels que court l'humanité. Il sait que la technologie la dépassera inéluctablement et lui permettra d'assouvir ses pulsions les plus folles et de provoquer sa propre disparition. Mais comment l'en empêcher, comment permettre à l'homme de conserver son paradis terrestre, de ne pas subir le même sort que son lointain ancêtre ? En l'informant de ce qui s'est passé il y a si longtemps ? Peut-on espérer qu'il change alors de direction ? Qu'il interrompe sa course suicidaire ? Qu'il freine ses ardeurs technologiques qui conduiront inéluctablement au

désastre ? Mais quand John Fenimore veut rédiger l'article qui s'impose, sa main tremble, son esprit vacille, ses forces le lâchent. Il ne peut en écrire le premier mot. Et il réfléchit encore avec sa pauvre tête. Il tente de comprendre ce grand mouvement de l'univers, cette élévation permanente vers la conscience, l'amour et l'ultime beauté de l'art, puis la chute terrible dans le gouffre abyssal de la matière inerte ou si peu vivante. Est-ce vraiment un cycle sans fin, se demande-t-il en contemplant la petite roue de platine que nos ancêtres ont vénérée, un cycle dicté par les simples lois de la nature, ou conduit par un Dieu éternel pour qui tout cela n'est que péripéties ?

Parfois, pour calmer le bouillonnement de ses pensées, il fait quelques pas dans le parc du manoir et se force à observer ou écouter des choses toutes simples : le paisible ballet des nuages qui dansent au-dessus de notre misérable agitation, les feuilles d'un tilleul frémissant au vent, les hortensias en fleurs où butinent des abeilles vibrantes, le chant délicieux des oiseaux inconscients de la tragédie qui se joue à l'échelle cosmique. Il se demande si cette vie élaborée pendant des centaines de millions d'années, résultat d'un développement inouï vers la complexité et la conscience, et peut-être unique dans l'univers, va disparaître un jour à cause de la folie de ses congénères.

Mais ses pas le ramènent bientôt à son bureau où son regard se tourne irrésistiblement vers le prodigieux collier. Et il ne peut s'empêcher de relire pour la centième fois ces mots d'amour gravés il y a 500 millions d'années :

Elle s'appelait Marva
ma compagne adorée
la dernière femme